

Comme un tueur fou

Paul Chanel Malenfant

Numéro 17, hiver 2008–2009

Empreintes littéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2593ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Malenfant, P. C. (2008). Comme un tueur fou. *Contre-jour*, (17), 57–73.

Comme un tueur fou

Paul Chanel Malenfant

Tout homme qui parle est hanté par la nuit.

Richard Millet

*À la faveur de quelle source sonore, dans le sillage de quel appétit du monde
affluerait dans la tête et dans la tourmente des mourants, la musique du poème ?*

*

De la diction de la douleur entre les os. Aiguilles, seringues, crânes rasés sans abri pour la pensée. Ils somnolent au pavillon des cancéreux, en marge de l'histoire, survivants de chambres à gaz. On voit des bouquets d'œillets rouges sur des tables de formica, des transistors et des oranges au rebord des fenêtres.

Sueurs, suaires. Ils se regardent les uns les autres, des étrangers émus, sur le point de faire connaissance dans une salle d'attente.

(Ils parleront de la mer, des fronts de mer rêvant d'éternité aux cadastres de la terre.) Coquillages muets. Les mots sèchent sur les lèvres.

Tu signes à main levée, au mur du corridor, le pacte des vivants passant entre les morts dans l'insoutenable fraternité du monde.

On pense à l'absolu, à l'infini, tandis que nous abandonne, au ras de nuit,
un siècle de machettes et de kalachnikovs.

On se fait à l'idée de la mort. Idée fixe. On est seul au monde. Toutes
fenêtres fermées.

Affleure un souvenir de framboises, un gondolier aux bras nus, un verre
de vin blanc sous les saules pleureurs. Les faits et gestes nous rappellent
le temps où nous étions vivants.

*

Où sommes-nous donc, nous étonnant d'y être, et que l'étonnement étonne ?*

— *Nulle part.*

* Michel Deguy

Nuits d'hôpital.

Ils sont là côte à côte dans des chambres. Corps à corps sans désir. Sans dernières volontés. Paquets d'os et de peaux dans le désordre des cellophanes, des chocolats, des masques de plastique et des oiseaux du paradis.

La mort est un monde encombré de choses, de roses et de paroles humaines.

Ralenti du sang. Il faut compter les globules dans les yeux bleus du médecin, prendre le pouls de l'heure — l'éclat du sarrau, le bruit du caoutchouc, le glaçon du stéthoscope sur la poitrine — et espérer demain peut-être.

(La main moite sur la joue, sur le sein, la main qui tremble dans l'autre main pour n'être plus seule. Gestes sans avenir.)

On ne reconnaît plus la nuit du jour, on entend la voix rauque d'un train dans le brouillard, un souvenir d'enfance — de lampadaire ou d'écureuil ? —, en rêve on pense être mort, on se réveille en peine.

Ça pense encore.

Des poissons éventrés sur une table. Des piments rouges. Une paire de gants de pécari. À vue d'œil, les choses nous abandonnent. Haute trahison. La terre se mesure à l'infini de la distance.

La terre n'a plus de territoire. Nous sommes si loin d'ici.

*

Délire intermittent. Nous pensons à l'impensable. Une délivrance de mort subite. Une libération conditionnelle. Un sursis de peine.

Justice serait faite à la face du monde. Le coq chanterait trois fois dans l'aube solennelle. Job se lèverait, debout et triomphant, sur les charniers.

(Un cloître roman s'ouvre devant un champ de lavande. Un écureuil vient manger l'amande dans la main paternelle. Une orange brille, phare parfumé au-dessus de la mer.)

Nous retrouvons nos mains vides, calcinées. Notre visage dévisagé d'effroi.

L'effroyable fantasmagorie de nos mille et une nuits.

Photographies en noir et blanc. Des ombres chinoises derrière le paravent. Une chambre d'hôtel sous le crachin de novembre. La ligne de cocaïne. Des flocons de neige voletant dans le pare-brise. Mégots de cigarettes et verres fumés. Silhouette de cinéma. Le col de l'imperméable.

L'album de mémoire se referme tout d'un coup.

Un suicide dans une pièce vide.

Comme en temps de guerre dans des chambres de survie. Entre les pots de yaourt et les gélules de couleur. Tisane de tilleul, livre de chevet.

À la une des journaux, les manchettes de crime, d'exaction, ne font plus peur. Le monde laisse indifférent comme une usure du monde. Une tache de sang indélébile sur la chemise de nuit.

L'âme s'évapore, lucide, se dilue dans la menthe de la morphine. Bonheur, amour, clair brouillard.

On répète pour soi à voix basse ce mot *morphine morphine...*

Les mots, échos des choses. L'effroi de l'abat-jour et de la chemise de nuit. De la liste d'attente. Du signal de départ. Nous sommes des espèces menacées.

Où serons-nous donc en ce pays sans nom ? En ce lieu sans langage ?

*

On ne pleure pas ça ne donnerait rien de pleurer. Il y a la boîte de mouchoirs *Kleenex* (3 plis) sur la table de chevet. L'eau de parfum *Lanvin* (50 ml). Une lime à ongle. La brosse de plastique noir où brillent deux ou trois vieux cheveux. Le lecteur de CD (Panasonic Hight Mat Audio). La grille de mots croisés, le dictionnaire Larousse. Une loupe, la carte postale des enfants, de Venise (*On se promène le long des canaux vert-de-gris...*). Mon petit miroir en face-à-main. Le pot d'acier dépoli pour l'urine sous le lit. Mon petit ourson de peluche qui étouffe sous l'oreiller (lui crever le ventre avec des ciseaux comme faisaient les enfants). La couleur bleue *obsédante* de la chambre *obsédante* je dis. Le rayon de soleil sur le parquet de linoléum, ce rayon de soleil... comme un coucher de soleil, anciennement sur la mer, à Villefranche-sur-Mer.

Non on ne pleure pas ça ne servirait à rien on reste juste au bord des larmes les jours où il ne vient personne.

On compte les heures de la nuit sur ses jointures, on feuillette l'almanach, des bruits de pas étouffés dans le corridor, une lueur mauve de lampe de poche sur le mur, appel de phare, un bruit de verre cassé, un sanglot dans la chambre d'à côté de la mourante — *ses jours sont comptés aujourd'hui ses enfants sont venus* —, les gestes de l'infirmière sur le plateau de médicaments, des gestes de gants transparents, de mains si fines, on chasse les idées noires — le froid terrestre, la maladie de Dieu, les os cassés — avec des souvenirs de fougères, des choses délicieuses et des airs de musique, on dessine dans sa tête des petits moutons blancs avec des auréoles dans les livres d'images enfantines, on se parle pour parler en silence et chacun pour soi, fait froid dans le dos, on murmure les prières apprises par cœur, on retient son souffle, regarde ses ongles qui brillent dans le noir, on compte, on compte jusqu'à ce que ça ne compte plus.

Parfois je sais c'est sacrilège mais je pense à LUI.

Comme à un TUEUR fou.

*

C'était pour une année-lumière, pour un siècle qui recommence dans la modernité des cendres. Coup d'éclat des roquettes et des mines. Cailloux d'enfance calcinés.

C'était avant le désastre des corps pourfendus, mis en croix aux étals de boucheries. Avant les tatouages au bleu de méthylène, les graffiti au corps, les cancers aux cerveaux.

C'était hier, temps du lilas ancien. Des aïeuls, des alléluias. La poésie flambait dans la langue comme une avalanche.

C'était hier. Si ma mémoire est bonne.

*Les vagues de la mer déferlent dans la salle des pas perdus. Stazione Termini.
Crabes, cerveaux frais et syllabes s'éparpillent sous les bancs. Résistance du rêve.*

*Les passagers, sur les quais, replient leurs ailes de chauves-souris tandis que les
églises de Rome flambent comme des fours crémateurs.*

*

À vue d'œil, l'enflure des choses, le verre d'eau qui tremble dans la main.
La prothèse dentaire dans le verre : un *OURSIN*.

La rosée de sueur au front tandis que les voix se confondent dans le
tumulte. Détresse du monde. Absence de Dieu. Démissionnaire.

*Des cellules armées ont infiltré les camps de Kandahar. L'opération est réussie
— toute la tumeur, le cerveau — dis-moi, dis-moi encore que tu m'aimes.*

Le médecin a murmuré : *Des troubles de mémoire.*

Un jour comme un autre. Tranquille. Sans Histoire. Des branches bougent
dans le bleu de la fenêtre. Odeurs d'agrumes. Auschwitz. Accalmie.
Hiroshima.

Mais ce mot, plus bas que les autres : *tumeur*.

*C'est ça. La nuit. L'infini.
Un corridor lumineux qui tombe dans la lumière.
Et puis ça recommence.
Un corridor lumineux qui tombe dans la lumière.*

*

Ah ! elle est terrible l'idée de ne plus voir — le paysage de Toscane, le tableau de Soulages — les choses de la terre. Pays sans fenêtres sur la mer. Sans épaules pour traverser la nuit.

(Des piétons marchent sous la pluie, entre les cadavres, dans le corridor de l'asile. Silence d'électrochocs quand le corps, par l'éclair, est foudroyé de spasmes.)

Alors on imagine la mort. Plus que lente. Et parfaite inconnue.

Comme un grand fauve nyctalope nous dévorant à pleines dents, les uns après les autres, et dans l'éternité.

- *Quoi, l'éternité** ?
– *Quoi, déjà la nuit ?*

*

Les livres ne nous sont plus d'aucun secours dans la bibliothèque effondrée de Sarajevo. Nous évoquons nos cheveux d'anges, souvenir d'enfance et de Noël, entre les bougies et les couronnes de cèdre. Notre mémoire s'absorbe dans le calcul des globules rouges aux jours maudits — *dies irae* — de chimiothérapie.

Entre-temps, les nuits s'allongent sur un printemps de neige sale, tandis que nous errons, troupeau de bêtes traquées.

Des âmes mortes dans la nef des fous. Figurants impuissants de la divine comédie.

* Arthur Rimbaud

Arrière-pays. Je rêve, passé simple, aux outils de mon père. Son compas ouvert sur l'établi. Le pied-de-roi au mur pour mesurer l'enfance. Je vois le face-à-main d'ivoire de ma mère. Son dé à coudre, pour transvaser dans la mer, le sel de la mer.

Fraîcheur au front des souvenirs. À l'heure de la dernière heure. En l'absence de Dieu.

Et dans l'âme adonnée à l'œuvre au noir, l'immense fatigue sonore du monde. En marche, et militaire.

On retrouvera nos corps dans les décombres des cimetières profanés — lieux communs. Parmi les statues de marbre, les bouquets d'immortelles et les lettres d'adieux.

Des lecteurs aveugles se pencheront sur nos noms. Anonymes. Illisibles aux épitaphes en ruine. Des enfants viendront jouer au clair de lune. Des amoureux fous, étendre sur la mousse, le dernier coup de minuit.

Devenus choses, nous nous reposerons de l'autre côté des choses. Sourds, muets, à l'abri des affaires courantes de la planète.

Devoir de mémoire : nous serons des ombres portées sur les pierres pensantes.

Sur les cris insoutenables de l'humanité.

*Avec des mots très pauvres, tremblants de fatigue. Des mots à fleur de peau.
Désenchantés du monde.*

*Les objets quotidiens — la théière de grès, la Bible de Jérusalem sur le pupitre —
pèsent lourd dans le regard.*

*Nous sommes seuls, solaires dans les miroirs. Ombres évidées de nuit. La pensée,
dans la langue, s'exaspère.*

*

Gestes tutélaires. En novembre, mon père installait un épouvantail de paille sur la galerie. Entre les citrouilles et les épis de blé. Avant le givre, l'herbier. Le vent était chargé d'odeurs, de pommes, de feuilles mortes. Synesthésies. Des cendres au front. Je porte la chemise blanche des cérémonies.

Osmose entre les mots. Entre les choses. Le jour des morts est le jour le plus lent de la terre.

*À la mémoire de mon père mort entre la rose sauvage et le tamia apprivoisé.
Ses mains nouées sous le jet d'eau. La lumière mauve des laitues dans le lavabo.
Son crayon à mine sur l'oreille. À sa boutonnière, la fleur d'un trèfle à quatre
feuilles.*

Les objets, bouées de souvenirs, nous retiennent à la surface du monde réel.

À l'orée de l'origine.

Cette suite poétique a été soumise à l'attention des « Prix littéraires de la Société Radio-Canada », section « Poésie », en 2007. Elle a été retenue au nombre des œuvres finalistes.



Yves Laroche